

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

VIII.—UN COUP DE FEU.

Cette sève vivace et exubérante qui circule avec le sang dans les veines des très-jeunes gens avait empêché les deux sœurs de s'apercevoir de la fatigue pendant leur rapide ascension.

Mais à peine étaient-elles arrêtées depuis deux minutes, qu'elles se sentirent lasses outre mesure. Elles s'assirent donc sur le gazon, au pied d'un arbre, précisément à cet endroit où l'inconnu s'était reposé peu de temps auparavant.

Le jeune chasseur resta debout en face d'elles.

Pendant quelques instants aucun des trois personnages n'échangea une parole.

Le crépuscule avait complètement disparu pour faire place à la nuit; mais des myriades d'étoiles, brillant dans le ciel pur, rendaient l'obscurité transparente.

Tout à coup le grand épagnoul qui s'était couché à quelques pas de son maître se leva d'un bond, tourna la tête du côté d'un taillis assez épais qui bordait l'autre côté de la route, et, hérissant son poil soyeux, se mit à aboyer et à hurler en donnant tous les signes de la plus vive inquiétude. En même temps il sembla à l'inconnu qu'il entendait dans le taillis un froissement de branches.

—Oh! mon Dieu! murmura la plus jeune des deux sœurs, —mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

—Je ne sais... rien, j'espère, —répondit l'inconnu en armant vivement son fusil.

—Oh! j'ai peur! j'ai peur!...

Les aboiements de l'épagnoul s'étaient changés en hurlements farouches.

La jolie brune s'efforçait de rassurer sa sœur qui se pressait contre elle, éfarée et tremblante.

Mais soudain elle-même pâlit et poussa un grand cri.

L'inconnu allait à son tour demander la cause de ce redoublement d'épouvante, lorsqu'un nouveau regard jeté vers le taillis la lui fit deviner. Il venait de voir briller, à travers le feuillage, deux prunelles rondes, rouges et luisantes, comme des charbons ardents.

—Ne craignez rien, murmura-t-il en épaulant vivement son arme et en visant avec un soin extrême et un imperturbable sang-froid, —je réponds de tout.

Il appuya le doigt sur la gâchette, le coup partit avec une détonation que tous les échos répétèrent.

A cette détonation répercuta un double cri des deux sœurs, puis un hurlement rauque et farouche.

Les branches du taillis s'entr'ouvrirent, et un animal, dont on ne pouvait à cette distance préciser la nature, vint s'abattre sur la route, où il se débattit pendant un instant dans les convulsions de l'agonie, auxquelles succédèrent bientôt le râle de la mort, puis l'immobilité la plus complète.

Le jeune chasseur s'approcha alors et reconnut qu'il venait de tuer un de ces grands loups maigres, si communs dans les hautes montagnes de l'Allemagne, où ils commettent souvent d'effroyables ravages.

—Mademoiselle, —dit-il, tout en rechargeant son fusil, —l'ennemi est mort, le danger n'existe plus; venez voir.

L'aînée des deux sœurs se leva aussitôt et fit quelques pas pour se rapprocher de la bête fauve étendue sur la poussière; mais la blonde enfant, plus craintive se précipita dans ses bras, en la suppliant avec des larmes abondantes de ne point s'exposer ainsi.

—Mais, chère Mina, chère petite folle, —répondit l'aînée en embrassant sa sœur et en s'efforçant de la calmer et de la rassurer... —qu'y a-t-il à craindre, puisque monsieur nous dit que le danger n'existe plus?

En effet, le jeune chasseur, comme pour donner une preuve de plus de ce qu'il avançait, venait de prendre le loup par les deux pattes de derrière et le traîna jusqu'au milieu de la route.

La blonde Mina, malgré tout, pleurait et tremblait toujours, et ne cessait de répéter: —Oh! Marguerite, chère Marguerite... n'y va pas...

Mais la brune jeune fille, dont la curiosité était excitée vivement, se dégagea avec douceur des bras de Mina et s'approcha de la bête fauve.

Ce cadavre ensanglanté était hideux à voir et effrayant encore. La balle du chasseur avait pénétré dans le crâne entre les deux yeux; la gueule du monstre était entr'ouverte, et sur les dents longues et blanches coulait une écume mêlée de sang.

—Ah! —s'écria tout à coup Marguerite en joignant les deux mains et en s'adressant à l'inconnu avec l'accent d'une reconnaissance infinie, —nous vous devons la vie, monsieur!... si nous n'avions pas eu le bonheur de vous rencontrer, nous serions arrivées seules sur ce plateau, et nous étions certainement perdues! Périr ainsi! dévorées par cette gueule monstrueuse... c'est horrible!... Oh! ma pauvre

sœur... ma pauvre Mina... remercions Dieu... remercions-le à genoux de nous avoir envoyé ainsi un sauveur!...

—Mademoiselle, —répondit l'inconnu quand les jeunes filles eurent murmuré une courte et fervente prière d'actions de grâces, —moi aussi, je dois remercier le ciel du bonheur infini qu'il vient de m'accorder... Au prix de dix années de ma vie, j'aurais acheté sans regret le bonheur de vous être utile. Le souvenir de ce qui vient de se passer... du service que j'ai pu vous rendre... ne s'effacera jamais de ma mémoire... .

Puis, d'une voix plus basse et légèrement tremblée, il ajouta: —Ni de mon cœur... .

En entendant ces mots, Marguerite rougit, mais sans se rendre compte à elle-même du motif qui la faisait rougir.

L'inconnu reprit: —Le hasard m'a jeté ce soir sur votre passage, nous allons dans un instant nous séparer pour toujours; je ne dois plus vous revoir... mais jamais, jamais, je n'oublierai les deux anges qui viennent de m'apparaître sur le sommet de cette montagne solitaire.

De tout ce qui précède, Marguerite n'avait entendu qu'une chose.

—Ne plus nous revoir, —répéta-t-elle, — et pourquoi? Vous ne voudrez pas, monsieur, priver mon père du bonheur immense de témoigner lui-même toute sa reconnaissance au sauveur de ses filles?

—Votre père, mademoiselle, mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui.

—Eh! qu'importe, monsieur?... ce que vous avez fait ce soir vous ouvrira ses bras et son cœur.

—Oserai-je, mademoiselle, vous demander son nom?

—Nous sommes les filles uniques du baron de Kergen. Le château de Kergen, où nous arriverons demain soir, est situé à environ dix-huit lieues d'ici. Mon père est un doux et noble vieillard, on ne peut le voir sans l'aimer; jugez quelle sera sa joie, monsieur, si, après lui avoir appris le péril auquel nous venons d'échapper, nous lui donnons l'espoir qu'il pourra bientôt presser la main de notre libérateur! Dites, monsieur, nous le promettons-vous?...

L'inconnu était très-ému de cette reconnaissance si vivement et si naïvement exprimée. Cependant il ne répondait pas.

Marguerite renouvela ses instances.

—Oh! —dit-elle, —je vous en conjure, promettez-moi de venir.

—Croyez bien, mademoiselle, —répondit-il enfin, —croyez bien que je le souhaiterais plus que tout au monde... .

—Eh bien?

—Mais qui sait si cela me sera possible... .

—Et qui vous en empêcherait?

—Plus d'une raison, peut-être... .

—Vous habitez ce pays, sans doute?

—Non, mademoiselle, je suis un étranger, un voyageur.

—Un voyageur? alors, raison de plus; qu'importe à celui qui marche sans cesse de la reconnaissance d'un vieillard vous dédommagera bien du dérangement que pourra vous causer votre visite à Kergen... .

—Un dérangement, mademoiselle! Ah! Dieu m'est témoin que ce n'est pas un dérangement que je crains... .

—Et quoi donc?

—C'est un danger.

Marguerite leva sur l'inconnu ses grands yeux noirs, qui offraient en ce moment une expression d'étonnement indicible.

—Un danger? —répéta-t-elle.

—Oui, mademoiselle, un danger.

—Et lequel?

—Hélas! mademoiselle, celui d'emporter au fond de mon cœur un trop amer regret qu'aucune espérance ne viendrait adoucir... .

Nous ne savons si Marguerite se rendit parfaitement compte du sens caché de cette phrase. Toujours est-il qu'elle baissa les yeux et n'insista pas pour faire expliquer davantage le jeune chasseur sur ce point délicat.

Il y eut alors quelques instants de silence que l'inconnu rompit le premier en disant: —Voici votre chaise de poste, mademoiselle.

La jeune fille tressaillit. Distraite de toute autre pensée par la conversation qui précède, elle ne s'était point aperçue que le bruit des roues et des grelots se rapprochait sensiblement. La voiture, en ce moment, n'était plus qu'à quelques centaines de pas.

—Déjà! —murmura-t-elle avec une adorable naïveté.

—Oui, déjà, —répondit le jeune homme avec une tristesse qui n'était point jouée, —le moment est venu de nous séparer. Le hasard nous avait réunis pour un instant... Je vous le répète, mademoiselle, cet instant laissera dans mon âme d'ineffaçables souvenirs... .

Marguerite entr'ouvrit les lèvres.

Mais le temps lui manqua pour articuler une réponse.

Le postillon, profitant de ce que la montée s'était sensiblement adoucie, venait de remettre ses chevaux au trot, et la voiture s'arrêtait à côté des jeunes filles.

Un vieux domestique à tête grise, vêtu d'une longue houppelande galonnée, descendit du siège avec plus de vivacité qu'on aurait pu en attendre de son âge.

Il sembla très-surpris de voir mesdemoiselles de Kergen en compagnie d'un jeune cavalier.

Marguerite ne lui laissa pas le temps de parler.

—Mon vieux Frantz, —lui dit-elle vivement avec cette familiarité des jeunes filles vis-à-vis d'un serviteur qui les a bercées dans ses bras, —as-tu entendu un coup de fusil tout à l'heure?...

—Oui, —répondit Frantz, —et j'ai pensé que quelque braconnier à l'affût venait de tuer un pauvre lièvre allant au gagnage... Vilaine engeance que ces braconniers!...

Marguerite prit Frantz par la main et le conduisit auprès du corps inanimé du loup-cervier.

—Regarde! —lui dit-elle.

Le vieux serviteur poussa un cri.

IX.—L'EMBUSCADE.

—Ah! mon Dieu! —murmura-t-il ensuite en levant les mains et les yeux vers le ciel, —ah! mon Dieu!...

—C'est effrayant, n'est-ce pas, mon bon Frantz? —dit Marguerite. —Eh bien, figure-toi que sans le courage et la présence d'esprit de monsieur (et elle désignait l'inconnu), cette horrible bête nous dévorait toutes vives, ma pauvre Mina et moi... .

Le vieux domestique, en entendant ces paroles, se précipita presque aux genoux du jeune homme. Il saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers, et il balbutia d'une voix entrecoupée: —Que le bon Dieu vous bénisse, monsieur... vous bénisse et vous récompense... .

Le pauvre Frantz n'a plus que bien peu d'années à vivre, mais ces années, croyez-le bien, il les donnerait pour vous de bon cœur... .

L'inconnu releva le bon vieillard et s'efforça de mettre un terme à la touchante expansion de sa reconnaissance.

—Le croiras-tu Frantz? —reprit Marguerite, —monsieur refuse de venir au château de Kergen et d'y recevoir les remerciements de notre père?...

—Oh! c'est mal, cela, par exemple! —s'écria le vieillard. —M. le baron serait si heureux de voir monsieur... . (Oui, certes! —continua-t-il en s'adressant à l'inconnu, —le plus beau jour de la vie de mon excellent maître serait celui où il pourrait serrer dans ses bras le sauveur de ses chères enfants... .)

—Vous voyez, monsieur, —répondit Marguerite, —vous voyez! ce que je vous disais tout à l'heure, Frantz vous le répète.

—Hélas! mademoiselle, je ne puis, moi, que vous répéter ma réponse: ce que vous me demandez, je souhaiterais ardemment de le faire, mais, par malheur, c'est impossible... .

Marguerite secoua la tête.

—Ah! —murmura-t-elle... il n'y a d'impossible que ce qu'on ne veut pas... .

—Vous êtes injuste envers moi!... —s'écria l'inconnu, —oui, bien injuste!... Si vous saviez... si vous saviez... .

—Quoi donc? —demanda Marguerite.

L'inconnu ne répondit pas; sa contenance exprimait un extrême embarras, et la conversation dut se terminer là.

—Nous avons encore un fameux bout de chemin à faire avant d'atteindre Zeltheim où vous devez coucher, —dit le postillon à Frantz, —je crois que nous ferons joliment bien de nous remettre en route... .

Marguerite et sa sœur entendirent ces mots et comprirent toute la justesse de cette observation.

Elles remontèrent en voiture. Frantz grimpa sur le siège et le postillon se remit en selle.

Au moment où le carrosse allait s'ébranler, Marguerite, par la portière, tendit sa main à l'inconnu.

Ce dernier la saisit et l'appuya doucement contre ses lèvres.

—Adieu! mademoiselle... —balbutia-t-il.

—Laissez-moi espérer que c'est au revoir... —répondit la jeune fille.

—Non, —répéta tristement l'inconnu, —c'est adieu... adieu pour toujours.

Marguerite, découragée de sa persistance inutile, laissa retomber sa main.

Le postillon fouetta ses chevaux, qui partirent au trot.

Le carrosse roula rapidement sur le plan incliné de la descente, et le jeune chasseur resta seul et immobile dans l'endroit désert où il se trouvait.

Pendant quelques secondes, appuyé sur son fusil et écoutant le bruit des grelots qui s'affaiblissait dans le lointain, il sembla s'abandonner tout entier à ses réflexions moroses et profondes. Mais, soudain, et comme si une pensée inattendue et foudroyante venait de l'assaillir, il se frappa le front, et, jetant son fusil sur son épaule droite, il se mit à courir dans la direction qu'avait suivie la chaise de poste.

Il fit ainsi une centaine de pas; puis, quittant la grand-route qui décrivait sur les flancs de la montagne ses sinuosités infinies, il se précipita hardiment dans un sentier taillé pour ainsi dire à pic au milieu des rochers et des broussailles, et praticable à peine en plein jour pour les chèvres et pour les bergers qui les conduisaient au pâturage.

Certes, il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que l'inconnu périrait pendant le périlleux trajet qu'il venait d'entreprendre avec une témérité qui touchait à la folie.

Cependant, au bout de moins d'un quart d'heure, il atteignit, sans autre mal que quelques égratignures aux mains, un terrain plus

facile, qui, par une pente douce et gazonnée, conduisait à un vallon ombragé d'arbres séculaires.

La grand-route passait dans ce vallon et sous ces arbres.

L'inconnu, au moment de s'engager parmi les ténèbres de ce couvert épais qui ne laissait point les vagues clartés du ciel arriver jusqu'à la terre, tira de sa poche le petit sifflet d'argent dont nous avons déjà parlé, et, l'approchant de ses lèvres, en fit sortir un son prolongé, mais si faible et si doux qu'il aurait été à peine perceptible pour des oreilles inattentives.

Un son exactement pareil lui répondit aussitôt.

L'inconnu entra alors sous les arbres et continua à marcher rapidement.

Au bout de quelques minutes, deux hommes, qui semblaient sortir de terre devant lui, lui barrèrent le chemin, et une voix murmura à son oreille: —Qui va là?

—Vivent les nuits sans lune! —répondit l'inconnu.

A ce mot de passe, les deux hommes s'écartèrent respectueusement, et la voix qui avait parlé d'abord reprit: —Pardon, capitaine, nous ne nous avions pas reconnu; sous ces diables de vieux hêtres il fait plus noir que dans un four éteint, ou dans la marmite d'une sorcière. Au coup de sifflet de tout à l'heure, nous nous doutions bien que c'était quelqu'un des nôtres; cependant, nous n'en étions pas assez sûrs pour ne point prendre de précautions.

—Bien... bien... —répondit le jeune homme que nous venons d'entendre nommer capitaine; —vous faites bonne garde et vous avez raison... Oh est Roncevaux?

—Où vous l'avez laissé, capitaine, près du fossé qui borde la route.

—C'est bon, j'y vais.

Le capitaine, en qui sans doute nos lecteurs ont depuis longtemps reconnu le chevalier Jean-Denis de Poulailleur, se remit en marche et atteignit bientôt l'endroit désigné.

Pour la seconde fois, une voix lui demanda: —Qui va là?

Pour la seconde fois, il répondit: —Vivent les nuits sans lune!

Puis il appela, mais d'un ton bas et étouffé: —Hé! Roncevaux.

—Voilà, capitaine... —répondit le lieutenant, en faisant quelques pas au-devant de son chef.

—Vous avez entendu le signal que je vous ai donné il y a plus d'une heure depuis le haut de la montagne?

—Signal qui voulait dire: *Restez à l'affût, voici le gibier!* Oui, parbleu! capitaine, j'en entendu, et même j'ai répondu; vous devez vous en souvenir?

—C'est juste.

—Puis, un peu après, il y a eu un coup de feu; est-ce que l'avez tiré, capitaine?...

—Moi-même.

—Sur quelle espèce de bête ou de gens, capitaine?

—Sur un loup.

—Ah! diable! Je ne vous fais pas l'injure de vous demander, capitaine, si votre balle a frappé juste... je connais votre façon de tirer le fusil, la carabine et le pistolet. Mais quel est, s'il vous plaît, le gibier annoncé par votre coup de sifflet?

—Une chaise de poste.

—Savez-vous qui elle contient, capitaine?...

—Deux jeunes filles et un vieux domestique.

—Par conséquent, aucune résistance possible! Bonne affaire!... excellente affaire!

Et le lieutenant se frotta les mains.

Denis l'interrompit dans cette jubilation expansive:

—Roncevaux, —lui dit-il.

—Capitaine?

—Nous n'arrêterons pas cette chaise de poste... .

—Vous dites?... —s'écria le lieutenant, qui n'en croyait point ses oreilles.

—Je dis: Nous n'arrêterons pas cette chaise de poste... .

—Et pourquoi donc cela, capitaine?

—Parce qu'il est indigne de braves gens comme nous de nous attaquer à deux jeunes filles sans défense... .

—Aussi, capitaine, ne leur ferons-nous pas le moindre mal à ces jeunes filles... Nous nous contenterons de les dévaliser parfaitement, et elles pourront continuer leur route ensuite... .

—Roncevaux, elles mourraient d'effroi!

—Ni vous ni moi ne sommes effrayants, capitaine... Vous rassurerez l'une, et moi l'autre.

—Cela ne sera pas, Roncevaux: je veux que cette voiture passe librement... .

—Ah çà! capitaine, voyons, soyez franc avec moi... Vous avez un autre motif que celui que vous me donniez tout à l'heure?

—Peut-être... .

—Lequel?

—J'ai vu ces jeunes filles, je me suis trouvé avec elles, je leur ai parlé, je leur ai sauvé la vie en tuant le loup-cervier qui allait se précipiter sur elles... .

—Ah! ah! capitaine, —s'écria Roncevaux, —je commence à comprendre... Je parie, capitaine, que les demoiselles sont jolies... .

—Ah! —murmura Denis, —l'une surtout, l'aînée!... C'est une fée, Roncevaux!... une véritable fée, avec ses grands cheveux noirs et ses yeux qui vous remuent le cœur!

(A continuer.)